

D/1967.10.11 — André Malraux : «La Question des *Conquérants*», point de vue développé par Malraux le 8 juin 1929, lors d'un débat organisé par l'Union pour la vérité, sur *Les Conquérants. Variétés* [Bruxelles], vol. 2, n° 6, 15 octobre 1929, p. 429-437. (Sténographie de l'intervention de Malraux.)

Repris notamment sous le titre «Révolte et révolution», *Magazine littéraire* [Paris], n° 11, octobre 1967: «André Malraux, l'art et la guerre», p. 28-31, (extraits);

André Malraux

Révolte et révolution par André Malraux

Le 8 juin 1929, l'Union pour la Vérité, à Paris, organisait un débat public sur *Les Conquérants*. Y prirent principalement la parole : MM. Brunswick, président, Desjardins, Julien Benda, Gabriel Marcel, Emmanuel Berl, Pierre Hamp, Alfred Fabre-Luce, Jean Guéhenno et André Malraux. André Malraux définit d'abord le terrain sur lequel se plaçait, à ses yeux, la controverse et l'ampleur qu'elle prenait. Une revue belge avait, en 1929, publié un compte rendu sténographique de cette allocution. Nous reproduisons ici ce texte capital et presque inconnu.

Il est rare qu'un roman, pris en tant que roman, soulève des passions. Et si *Les Conquérants* en ont soulevé quelques-unes, c'est pour des raisons que je voudrais exposer d'abord, à seule fin d'écartier toute équivoque.

Je crois que depuis que la Chrétienté a disparu en tant qu'armature du monde, le romancier, après le philosophe, est devenu un homme qui propose, – qu'il le veuille ou non, – un certain nombre de modes de vie; et qui les propose en fonction d'un élément irréductible étroitement lié à la création littéraire, en fonction d'une dimension

particulière qui n'existe pas dans la vie. Nous entendons notre voix avec la gorge et la voix des autres avec les oreilles; sur un plan plus grave, nous prenons conscience des autres hommes par des moyens qui ne sont pas ceux par lesquels nous prenons conscience de nous-mêmes. La biographie pure de tel héros de roman peut nous évoquer un homme dont nous n'acceptons rien; mais si, au contraire, nous lisons le roman, nous en acceptons le héros, ou du moins nous avons l'impression de l'accepter pendant tout le temps de notre lecture : à travers les faits biographiques, nous prenons conscience de lui comme nous prendrions conscience de nous-mêmes.

Et les passions que soulève ainsi le romancier se trouvent liées bien moins à la valeur artistique de son œuvre qu'à la violence des sentiments qu'il met en jeu, volontairement ou à son insu. Il est certain que la création de Garine est pour moi une création de héros (au sens où héros s'oppose à personnage). Il est clair qu'elle implique une conception particulière de la vie; et je crois que la mesure dans laquelle mes adversaires l'attaquent n'est pas celle dans laquelle ils se croient en face d'un roman plus ou moins bien fait.

Il se trouve qu'à une immense majorité les écrivains modernes, bien qu'ils ne soient plus eux-mêmes chrétiens, ont écrit de telle façon que les éléments fondamentaux du monde, ceux qu'on aurait appelé au moyen âge les éléments sacrés, ne se trouvent en aucune façon mis en cause par eux. Aussi, un art qui prétend avant tout rejoindre de tels éléments, et les rejoindre dans le domaine pur de l'humain, hors de tout sentiment religieux, doit-il trouver, opposés à lui, immédiatement, tous ceux qui ne veulent pas renoncer à Dieu.

Les faits mis en scène dans ce livre ont été contestés par écrit. Il n'est pas un seul point des *Conquérants* qui ne soit défendable sur le plan historique et réel. Que Garine soit un personnage inventé, c'est exact, et il est donné pour tel. Mais dans la mesure où il est un personnage inventé, il agit toujours avec une vérité psychologique liée aux événements historiques réels. Je crois qu'il est impossible d'opposer aux *Conquérants* – et en tout cas j'aimerais que ce leur fût enfin opposé nettement – un élément historique tel qu'il supprime la possibilité du livre, et, élément essentiel, la possibilité de la

création de Garine. Car il est bien évident que là se trouve la principale objection faite jusqu'ici; si Garine est impossible, sa valeur de création mythique s'effondre.

Les Conquérants ne sont pas une apologie de la révolution comme telle, mais décrivent une alliance. Il y a dans ce livre deux éléments complètement différents. Un élément bolchevik représenté par Borodine, par un groupe d'hommes qui ont une conception nette de l'idéal révolutionnaire. Cet idéal est lié à une doctrine historique, qui est le marxisme; et ces hommes agissent en fonction d'une idée de parti, qu'ils ont été obligés d'infléchir à plusieurs reprises, pour pouvoir l'appliquer à la Chine. D'autre part, Garine et les siens.

Sur quels points de contact une telle alliance peut-elle s'établir ? D'abord, sur le caractère anti-individualiste du bolchevisme tel qu'il est conçu par Borodine et par Garine. La mesure dans laquelle le bolchevisme nous intéresse sur le plan de l'esprit est à la mesure dans laquelle il s'oppose à l'apologie de l'individu qui a été la caractéristique du XIX^e siècle, dans la mesure où il propose une méthode de vie opposée à celle de la bourgeoisie considérée, non pas comme un phénomène social, mais comme un phénomène historique. (Je veux dire par là que j'opposerai «bourgeois», bien moins à «prolétaire», qu'à «féodal».) Le communisme est d'abord l'antithèse – au sens hégélien – de la bourgeoisie.

Sur le plan métaphysique, le bolchevisme admet que les plus hautes valeurs humaines sont des valeurs collectives. L'essentiel devient donc de détruire l'individualité au bénéfice de ces valeurs collectives et de créer une collectivité consciente d'elle-même. Ici Garine est parfaitement d'accord avec Borodine. Non que son intention principale soit là, mais, dans cette doctrine, rien n'est de nature à le heurter. Les critiques ont vu en lui un personnage d'un individualisme extrêmement violent; je ne le conçois pas ainsi. La question est très particulière, car Garine met ce qu'il possède d'individualisme au service d'un anti-individualisme. Il est certain qu'il se prête une très grande importance dans la mesure où il agit. Mais nous touchons ici aux points les plus complexes de la «psychologie de l'élus». Dans quelle mesure l'homme qui se considère comme un chef (ailleurs, comme un prophète) peut-il se considérer comme individualiste au moment où il met en jeu sa vie pour une cause à laquelle il

adhère plus ou moins parfaitement ? (Assez pour se faire tuer pour elle ? – Sans doute, nous y viendrons.)

Si Garine et Borodine diffèrent essentiellement sur un grand nombre de points politiques, ils se rencontrent assez étroitement dans l'idée qu'ils ont tous deux de la bourgeoisie. La bourgeoisie est pour Borodine une réalité historique qui doit être dépassée, qui sera d'ailleurs inévitablement dépassée par le cours de l'histoire; comme telle, elle ne présente aucun intérêt. Pour Garine, elle est une certaine attitude humaine. Le bourgeois ne se définirait certainement pas pour Garine comme l'homme d'une profession ni même comme l'homme d'une certaine époque de l'histoire; le bourgeois se définirait essentiellement comme l'homme d'un certain mode de pensée, lié à une éthique particulière. Pense en bourgeois tout homme qui met au premier plan les valeurs de considération. En ce qui concerne La Chine, un tel point de vue peut sembler un peu insuffisant; il le semblera moins si l'on considère que le seul empire qui se soit fondé sur les valeurs de bourgeoisie, j'entends la Chine qui ait eu une esthétique bourgeoise, une métaphysique bourgeoise, a pendant trois mille ans pu durer sans aucune opposition profonde, en donnant à la vie des hommes un sens qui semblait suffisant. Quand je parlerai du bourgeois, il ne s'agira donc pas d'un élément politique, mais d'un élément humain.

Et je voudrais ici préciser l'idée de la bourgeoisie et l'idée du bourgeois. Etant donné que la bourgeoisie ne se réalise que par certains événements, il faut, pour qu'elle se réalise pleinement, la survenance d'éléments qu'on pourrait appeler catalyseurs (par exemple des guerres) et qui permettent à des hommes, présentant ce caractère bourgeois, mais qui pourraient sous l'empire de certains sentiments, s'en libérer, de ne penser soudain plus qu'en bourgeois. Les événements capitaux obligent la bourgeoisie à faire corps; et c'est précisément à cette bourgeoisie qui peut faire corps que Borodine s'attaque dans la mesure où il est un chef; c'est à elle que Garine s'attaque pour des raisons infiniment plus complexes.

C'est ici, je crois, qu'il faut parler du procès de Garine; cet élément est extrêmement important. Je suis peu porté à dire que les événements psychologiques n'ont aucune importance dans la vie des chefs révolutionnaires; je crois, au contraire,

qu'ils en ont beaucoup. Je crois qu'il serait très difficile de ne pas trouver une opposition fondamentale entre le chef révolutionnaire et la Société avant l'époque de son action révolutionnaire; mais je crois que cette opposition vient très souvent du caractère révolutionnaire de celui qui deviendra un chef. Je crois surtout qu'opposer à Garine le fait que l'éclosion de sa pensée révolutionnaire est liée à son procès est un argument du même ordre que celui qui consiste à opposer aux catholiques que sainte Thérèse a été sainte Thérèse parce qu'elle était hystérique. L'idée de révolution est irréductible à tel ou tel fait qui peut paraître avoir provoqué sa naissance.

Quel est l'ennemi

Je ne voudrais pas faire ici la théorie du révolutionnaire : il s'agit de roman, et par conséquent de cas individuels. Mais, pour moi, le révolutionnaire naît d'une résistance. Qu'un homme prenne conscience de certaines injustices et de certaines inégalités, qu'il prenne conscience d'une souffrance intense, cela ne suffira jamais à faire de lui un révolutionnaire. En face d'une souffrance, il pourra devenir chrétien, il pourra aspirer à la sainteté, découvrir la charité; il ne deviendra pas un révolutionnaire. Pour cela, il faudra qu'au moment où il voudra intervenir en faveur de cette souffrance, il se heurte à une résistance. C'est ici que Garine et Borodine se rejoignent absolument. Pour l'un comme pour l'autre, au moment des *Conquérants*, la question de la révolution en soi se pose extrêmement peu, mais une question se pose, fondamentale : quel est l'ennemi qui doit être détruit ?

Mais, me dit-on, un homme qui n'a pas de foi révolutionnaire ne peut pas devenir un chef révolutionnaire efficace.

Il me semble que sous l'influence de Michelet et de ses disciples qui ont parlé de révolution, on a pris en France l'habitude de ne concevoir le révolutionnaire comme véritablement efficace que dans la mesure où il ressemble à ce type de révolutionnaire créé par Michelet. Je ne prétends en aucune façon que le révolutionnaire de Michelet n'existe pas, je crois au contraire qu'il existe; mais il n'est nullement le seul type de chef révolutionnaire. Lorsque les archives de la Tcheka auront été suffisamment

publiées en France, on verra qu'un grand nombre de commissaires bolcheviks, en particulier dans la lutte contre Koltchak, n'avaient aucune orthodoxie doctrinale. Il n'y a ici qu'une question de fait : que l'on connaisse mieux les dernières révolutions – même la Commune de 1871 – et l'image généralement admise en France du révolutionnaire changera...

On m'oppose l'inhumanité de Garine. Si l'on nous dit que Garine combat avec des hommes qui vont être tués, c'est absolument incontestable mais il est incontestable aussi que si l'on dit qu'il les fait tuer, on entre dans une conception de l'histoire assez semblable à celle d'Alexandre Dumas, étant donné que pour que Garine soit Garine, il faut d'abord qu'il y ait la Chine, et qu'il y ait des conditions révolutionnaires extrêmement puissantes. Si Garine allait faire une prédication semblable à la sienne dans un pays différent, le résultat en serait absolument nul.

D'ailleurs, quelle que soit l'attitude prise par un homme en face de certains problèmes tragiques, la question de responsabilité humaine se posera de la même façon. L'homme qui aspire à l'héroïsme est obligé d'avoir une certaine responsabilité sanglante, mais tout homme qui agit se lie aux siens. Lorsque Gandhi s'oppose à toute idée d'action, il fait fusiller involontairement quarante mille Hindous, et c'est au nom des saints les plus purs que se font les martyrs. La question essentielle n'est pas de savoir si des hommes meurent, mais de savoir pourquoi ils meurent, et dans quelles conditions. Le sentiment essentiel de Garine est la fraternité d'armes. Il n'est pas possible qu'un homme qui mène pendant quatre ans, avec d'autres hommes, un combat qu'il a choisi, soit indifférent à leur sort. Je crains qu'on n'oppose à un lien viril profond une sentimentalité acceptée aujourd'hui, simple poncif du chef révolutionnaire. Dzerjinski, en Sibérie, recevait les verges – ce qui veut dire quelque chose – pour ses camarades malades, et dirigea ensuite, comme on le sait, la Tcheka; il était, à mes yeux, beaucoup plus humain qu'un individu passif «pensant bien» et se refusant à toute action en raison de ceux qui en meurent.

J'en viens enfin à une dernière question qu'on m'a posée : Où va Garine ? au nom de quoi se lie-t-il à un mouvement révolutionnaire ?

Tout obtenir

Question liée à une certaine idée générale de la révolution, très saugrenue, et que je voudrais examiner. Elle est née de l'idée de construction. Lorsqu'on conçoit un révolutionnaire, on veut que ce révolutionnaire soit un homme qui a une doctrine préconçue, que cette doctrine ne soit pas une technique, si je puis dire; qu'elle ne tende pas à l'établissement d'une technique, mais qu'elle tende à autre chose, à l'organisation d'un destin idéal. Or, il est certain que si parmi les écrivains qui m'entourent quelqu'un me disait que le romancier est un homme qui a une idée totale de son roman, au point qu'il le sache par cœur au moment où il va commencer à l'écrire, nous saurions tous à quoi nous en tenir. De même, pour le révolutionnaire comme pour toute vie humaine, cette idée de construction précise est ou un sophisme ou une idée inexacte. Lénine avait une idée de la Révolution; mais il est certain que bien longtemps avant la Nep il savait que cette idée ne serait pas exécutée. Garine ne se soumet pas à une image, mais à un mouvement proprement révolutionnaire. Il sait que la fraternité d'armes qui le lie au prolétariat l'obligera, lorsque le dilemme tragique se posera, à opter dans un sens donné. La valeur essentielle qu'il oppose à ce que j'appelais tout à l'heure les valeurs de considération, que nous pourrions appeler aussi valeurs d'ordre ou valeurs de prévoyance, c'est une valeur de métamorphose. La Révolution qui intervient lui permet d'insérer en elle sa volonté, qui est au service de ses frères d'armes. Il ne sait pas ce que sera la Révolution, mais il sait où il ira lorsqu'il aura pris telle ou telle décision. Il se fiche du Paradis terrestre. Je ne saurais trop revenir sur ce que j'ai appelé la mythologie du but. Il n'a pas à définir la Révolution, mais à la faire.

Saint-Just, au moment où a commencé son action, n'était pas républicain; et Lénine n'attendait pas la Nep de la Révolution. Le révolutionnaire n'est pas un homme qui a un idéal fait; c'est un homme qui veut demander et obtenir le plus possible pour les gens qui sont les siens, pour ceux que j'appelais tout à l'heure ses frères d'armes.

La question fondamentale pour Garine est bien moins de savoir comment on peut participer à une révolution que de savoir comment on peut échapper à ce qu'il appelle l'absurde. L'ensemble des *Conquérants* est une revendication perpétuelle, et j'ai d'ailleurs insisté sur cette phrase : échapper à cette idée de l'absurde en fuyant dans

l'humain. Il est certain qu'on pourra dire qu'on peut fuir autrement. Je ne prétends en aucune façon répondre à cette objection. Je dis simplement que Garine est un homme qui, dans la mesure où il a fui cette absurdité qui est la chose la plus tragique devant laquelle se trouve un homme, a donné un certain exemple. Quant à dire si le livre a une valeur, c'est une question, encore une fois, dont je ne suis pas juge. Nous pourrions longuement épiloguer sur elle; je crois qu'elle échappe à toute discussion, parce qu'il ne s'agit pas d'avoir raison, mais de savoir si l'exemple donné par Garine agit avec efficacité en tant que création éthique. Ou il agit sur les hommes qui le lisent, ou il n'agit pas. S'il n'agit pas, il n'y a pas de question des *Conquérants*; mais s'il agit, je ne discute pas avec mes adversaires : je discuterai avec leurs enfants.